

placer auprès de toi. » A ces mots, l'orpheline pleura : « Je veux rester avec toi, je veux rester avec toi, je ne veux point te quitter, me dit-elle en sanglotant ; O mon Père, ô mon bon Père, ne me renvoie pas au milieu des déserts. » La pauvre Marie s'était jetée à mes genoux : je la résonnai, je tâchais de lui faire comprendre la nécessité où j'étais de me séparer d'elle. Mais ses larmes ne tarissaient pas ; hélas ! elle avait le pressentiment du sort qui l'attendait. Si j'avais osé moi-même donner un libre cours à ma douleur que de larmes aussi, j'aurais répandues sur le front pur de cette enfant ! Le lendemain, j'embrassai une dernière fois la pauvre petite Marie, je lui donnai son chapelet, sa croix, une image de la Sainte Vierge, puis je la vis partir. Du haut de mon rocher, je la suivis longtemps des yeux, plusieurs fois je la vis se retourner et agiter ses petites mains comme pour me dire un éternel adieu. Mon voyage dura trois mois ; à mon retour, je trouvai la maison bien vide, l'ange qui l'égayait n'était plus là. Mais j'étais heureux de penser qu'elle était bien soignée et que j'allais la revoir au printemps.

Hélas ! le printemps arriva, et la famille à laquelle je l'avais confiée ne parut point. Ils me l'amèneront à l'automne, pensais-je. L'automne vint et d'autres chasseurs arrivèrent, mais mon enfant ne parut point encore. Alors, l'inquiétude, une inquiétude sérieuse s'empara de mon esprit ; vainement j'interrogeai les chasseurs, nul ne put rien m'apprendre. Je résolus alors d'aller à la recherche de la famille crise à laquelle j'ava's confié mon enfant. Je savais à peu près où elle devait habiter. L'été venu, je partis : c'était à l'époque de la pêche, je supposais trouver leur loge au bord d'un lac ou d'une rivière.

Depuis sept jours, j'explorais le pays ; je commençais à désespérer, lorsqu'un soir, non loin d'une rivière où des tentes étaient dressées, j'aperçus une sauvagesse qui ramassait du bois, je m'approche, ô surprise ! c'est celle à laquelle j'avais confié Marie. A ma vue la sauvagesse se troubla. — « Où est ma fille, lui dis-je ? et pourquoi n'avez-vous pas tenu votre parole ? — Père, me répondit-elle, elle est morte. » — Morte ? Où ? Quand ? Comment ? — Elle est morte le printemps dernier, reprit la sauvagesse en tremblant. — Où est ta tente ? — Là bas au bord de la rivière. — Où est ton mari ? A la pêche. — Et tu dis que ma fille est morte ? — Oui Père. Tu mens, m'écriai-je, dominé par un horrible pressentiment, dis-moi la vérité, qu'est devenue la petite Marie ? — Père, répondit